

MARIE-PIER SAVARIA

avec la collaboration de Daniel Daignault

Préface du D^r Yannick Poulin

Justin n'avait que 8 ans

Revivre après le deuil
de son enfant

ÉDITIONS
LASEMAINE

CHAPITRE 1

Une enfance à Saint-Barnabé-Sud

Pour bien vous raconter la trop courte histoire de mon fils Justin, je vais y aller chronologiquement et vous parler d'abord de la petite fille que j'étais, née dans le village de Saint-Barnabé-Sud, près de Saint-Hyacinthe... J'étais loin de me douter que je connaîtrais un jour la grande joie de donner naissance à trois garçons – et d'avoir à faire le deuil de mon aîné.

Déjà toute jeune, je voulais avoir des enfants. Ce sentiment s'est ancré rapidement en moi, devant l'exemple de ma famille, de mes parents qui n'ont pas négligé les efforts pour que mes sœurs et moi soyons heureuses et épanouies.

Mes parents, Marie-Thérèse et Laurier, ont eu trois filles, dont moi, «le bébé de la famille». Six et dix ans me séparent de mes sœurs Karine et Amélie. Je viens d'une famille traditionnelle et unie, d'un homme et d'une femme qui vivent toujours ensemble et qui célébreront bientôt leurs cinquante années de mariage.

Mon père possédait son entreprise de transport. L'hiver, il faisait du déneigement, et l'été, de l'excavation, du transport de terre et de pierres, sans oublier les contrats qu'il obtenait pour la construction de routes et d'autoroutes. C'était un travailleur. Il aimait ce qu'il faisait et préférait que son entreprise ne soit pas trop grosse, afin de tout accomplir à sa façon et de ne pas

avoir à gérer de nombreux employés. J'ai donc grandi entourée de camions, de douze roues et de *loaders*, qu'il possédait dans son garage. Mon père travaillait de longues heures à l'extérieur de la maison : « Il faut prendre le travail pendant qu'il y en a », répétait-il.

En contrepartie, ma mère à la maison était très présente pour nous. Il y a probablement eu des moments plus difficiles pour elle, mais elle était toujours là pour ses filles et s'impliquait beaucoup dans nos travaux scolaires. Malgré les absences de mon père et grâce à la présence de ma mère à la maison, il s'est créé une belle stabilité au sein de notre famille.

J'étais donc la p'tite dernière, un enfant désiré ! Ma mère était en effet très heureuse lorsqu'elle a appris qu'elle était enceinte de moi, puisque, quelques années plus tôt, elle avait accouché à environ vingt semaines d'un petit bébé mort-né. Après mes deux sœurs blondes aux yeux clairs, voilà que mes parents accueillaient une fille à la chevelure toute foncée ! Une belle surprise, d'où mon surnom affectueux, « ti-pou », qui me suit encore aujourd'hui !

Je ne conserve que de beaux souvenirs de mon enfance, mais je ne me souviens pas d'avoir joué à la Barbie avec mes sœurs, qui étaient plutôt des « petites mamans » pour moi. À ma naissance, Amélie allait avoir dix ans ; elle était quasiment assez vieille pour me garder. Ma mère m'a déjà raconté qu'elle faisait presque un horaire pour que mes sœurs puissent me bercer à tour de rôle et... changer ma couche ! Aujourd'hui, la différence d'âge entre mes sœurs et moi n'y paraît plus. Nous sommes unies, malgré la distance physique qui nous sépare quelque peu. Et des couches de bébé, nous avons eu toutes les trois l'occasion d'en changer avec le temps !

J'ai fait mes études primaires et secondaires à Saint-Hyacinthe. En juin 2000, alors que je venais d'avoir 17 ans, j'ai commencé à réfléchir à la suite des choses. Je souhaitais

poursuivre mes études, mais je n'avais pas d'idée précise de ce que je voulais faire. Comme j'aimais beaucoup le domaine artistique, j'ai décidé de m'inscrire aux études professionnelles, pour septembre, à un cours d'une durée de deux ans en décoration intérieure et étalages, avec l'idée de suivre cette voie pour éventuellement me trouver un emploi en publicité, un milieu qui m'attirait. J'ai passé une entrevue pour être acceptée dans ce cours, et quand le tout a été confirmé, j'étais vraiment folle de joie.

Tout allait bien, j'occupais un emploi à temps partiel dans une boutique de vêtements à Saint-Hyacinthe, j'avais hâte d'entreprendre mes études, mais une autre surprise m'attendait au cours de cet été-là.

Une rencontre déterminante

À 17 ans, j'avais eu quelques petits amoureux, des amourettes de quelques mois, mais pas de relation vraiment sérieuse. À cette époque, le *chat* en ligne en était à ses balbutiements et, curieuse, j'ai commencé à explorer cette nouvelle façon de se faire des amis et, peut-être, un chum !

En juillet, c'est vraiment par hasard que Benoit Lefebvre et moi avons commencé à échanger par ordinateurs interposés. Nous nous donnions des rendez-vous en ligne pour bavarder. Quel âge as-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu travailles ? Tout y passait et au fil des conversations, nous avons constaté que nous avions beaucoup de champs d'intérêt similaires. Surtout, nous avons été honnêtes l'un envers l'autre dès le départ : pas question de se raconter des histoires, de s'inventer une vie ! La confiance s'est rapidement installée entre nous. Et quand il m'a envoyé sa photo, je l'ai tout de suite trouvé de mon goût.

Benoit avait alors 18 ans et il était originaire de Richmond, en Estrie. Il avait déjà commencé ses études collégiales au Cégep

de Sherbrooke en maintenance industrielle, une technique qu'il allait terminer deux ans plus tard. Il possédait une voiture et travaillait à temps partiel. Sa grande passion était le hockey; il a notamment évolué dans le junior AA et a eu la chance d'être invité au camp d'entraînement des Voltigeurs de Drummondville dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec. Un sportif, un gars sérieux qui possédait aussi un bon sens de l'humour. J'étais impatiente de le rencontrer!

Notre première rencontre a eu lieu par un beau samedi du mois d'août, au cinéma de Saint-Hyacinthe. Nous avons choisi cet endroit pour être en public, afin de ne pas nous sentir coincés si, pour une raison ou une autre, les choses ne se déroulaient pas comme nous l'avions espéré. Nous avons convenu de nous y rejoindre pour prendre une collation, discuter, puis peut-être voir un film. J'étais à la fois curieuse, excitée et un brin nerveuse. Enfin, j'allais le rencontrer! J'avais hâte de voir si la chimie opérerait en face à face. Je me disais que si c'était aussi l'fun que nos échanges de messages, ce serait vraiment bon signe pour la suite des choses!

Mes parents savaient tout de ma correspondance sur Internet avec Benoit. Je leur avais confié à quel point ce gars-là était à la fois sérieux et intéressant et qu'il me plaisait beaucoup. Un premier « vrai » chum, ce n'est pas rien, et ils avaient hâte que je leur donne mes impressions à la suite de cette soirée.

Le rendez-vous a été très agréable. Nous avons conversé longtemps et réalisé que nous étions vraiment sur la même longueur d'onde. Surtout, cela m'a permis d'en apprendre encore plus à son sujet. Il est le plus vieux de trois garçons, trois sportifs qui ont toujours été encouragés par leurs parents à vivre leurs passions et à se dépasser. Les trois frères jouaient au hockey, les frais et les diverses dépenses étant payés par leurs parents, mais ils avaient été prévenus: leurs résultats scolaires devaient être à la hauteur, sinon ils cesseraient le hockey. C'était

une bonne façon d'inculquer de la discipline à leurs enfants, qui ne les ont pas déçus.

C'est le bon !

Je trouvais que Benoit avait l'air plus vieux que son âge et, surtout, qu'il était plus mature que les garçons que je côtoyais à Saint-Hyacinthe. Il avait un dynamisme qui m'impressionnait, une belle confiance en lui sans pour autant faire preuve de prétention. Il avait aussi de belles valeurs, semblables aux miennes. Vraiment, tout ce que j'ai découvert chez lui ce soir-là m'a plu et m'a convaincue qu'il allait devenir mon chum. Tout ce qui m'a séduite, lors de ce premier rendez-vous, me séduit encore aujourd'hui, vingt ans plus tard.

Ma mère me rappelle souvent que, dès nos premiers mois de fréquentations, je lui avais dit : « Maman, je te le jure, Benoit est l'homme de ma vie ! Je le sais, je le sens. » Lui et moi avons continué à nous voir durant l'été, sans rien brusquer, parce que nous étions de plus en plus persuadés que notre histoire pouvait être sérieuse. Benoit faisait la route jusqu'à Saint-Hyacinthe, et nos sentiments l'un envers l'autre devenaient plus intenses.

Le 9 septembre 2000 est une date bien gravée dans ma mémoire : c'est ce jour-là que nous avons « officiellement » annoncé à nos familles et à nos amis que nous formions véritablement un couple.

CHAPITRE 2

Un déménagement et des projets à deux

Nous sommes retournés aux études en septembre, Benoit à Sherbrooke, moi à Saint-Hyacinthe. Durant cette année-là, nous avons maintenu notre relation amoureuse à distance. Les occasions de nous voir n'étaient pas nombreuses, avec nos cours respectifs et les emplois que nous occupions à temps partiel le week-end, mais il n'y avait pas d'autre option. Lorsque c'était possible, un soir de semaine par exemple, très souvent Benoit faisait la route jusqu'à Saint-Hyacinthe afin de passer du temps avec moi. L'amour à distance, ce n'est pas évident, et avec l'innocence de notre jeunesse, nous nous disions que ça allait « passer ou casser ». Si nous n'étions pas faits pour être ensemble, eh bien, notre relation allait se terminer, mais je dois avouer que nous étions déjà très attachés l'un à l'autre et déterminés à ce que ça fonctionne.

Un changement d'orientation professionnelle

J'ai vraiment tripé pendant mon année d'études à Saint-Hyacinthe. Je me disais qu'avec ce diplôme en décoration et étalages, je pourrais travailler notamment dans des commerces au détail, à moins de mettre sur pied mon entreprise, même si j'étais alors trop jeune pour envisager concrètement cette dernière possibilité.

Mais une petite voix intérieure me chuchotait que je pouvais faire autre chose d'encore plus passionnant, aller vers un autre domaine qui m'attirait depuis toujours. Peu à peu, c'est devenu clair : je voulais travailler avec des enfants, être entourée de tout-petits, me rendre utile en m'occupant d'eux, en les aidant à se développer.

Je voyais ma sœur vivre ses premiers pas dans l'enseignement et avoir du plaisir à enseigner : ça m'interpellait. Dans ces années-là, il était beaucoup question des centres de la petite enfance (CPE) et du travail des éducatrices, un domaine où il y aurait une forte demande, disait-on. J'ai compris que c'était ma voie.

Depuis que j'étais toute jeune, je gardais souvent des enfants et je dirais que j'avais l'instinct maternel assez développé. Mon filleul Olivier, le fils de ma sœur Karine né en 1999, était alors tout petit, et il m'arrivait souvent de le garder. Ma mère me disait régulièrement que j'allais sans doute devenir enseignante un jour ou travailler avec des enfants, parce qu'elle voyait que j'avais les aptitudes nécessaires à ce genre de métier. Mes parents avaient tout de même respecté mon choix de me tourner vers les arts, un chemin bien différent de celui qu'avaient suivi mes sœurs. Amélie travaillait alors en comptabilité et Karine était sur le point de terminer son baccalauréat en enseignement. Par contre, ils étaient heureux que je poursuive mes études à Saint-Hyacinthe parce que je ne m'éloignais pas de la maison et que mon choix n'allait pas entraîner de grosses dépenses.

Après cette année d'études, les choses ont changé. D'une part, je voulais me rapprocher de Sherbrooke et de Benoit. Nous étions amoureux et aspirions à être plus près l'un de l'autre, à nous voir plus souvent. D'autre part, pour l'étudiante que j'étais, le fait de déménager mes pénates en Estrie allait m'ouvrir à de nombreuses possibilités. Il y avait le cégep, l'université et je

pouvais même envisager de poursuivre mes études en anglais au collège Champlain. Et puis, il y avait bien sûr le changement d'orientation, ce choix de carrière auquel je pensais. J'ai décidé de faire une demande d'admission en techniques d'éducation à l'enfance au Cégep de Sherbrooke, où j'ai été acceptée. Il me fallait maintenant régler la question du logement.

Une nouvelle vie à Sherbrooke

À l'été 2001, après avoir visité quelques appartements, j'ai loué un deux et demie à Sherbrooke, pas très loin du cégep. C'était largement suffisant pour mes besoins, pas trop cher, et j'allais pouvoir le payer grâce à l'emploi à temps partiel que j'avais conservé à Saint-Hyacinthe dans une boutique de vêtements. La gérante souhaitait que je continue à travailler pour elle et ça me convenait parfaitement. J'ai été chanceuse parce qu'elle s'est adaptée à mon horaire, au fait que j'étudiais maintenant à Sherbrooke. J'avais travaillé à temps complet à la boutique au cours de l'été précédent, et quand j'ai commencé mes études, je me rendais à Saint-Hyacinthe un week-end sur deux pour retrouver mon travail. C'est souvent Benoit qui venait m'y conduire et j'ai pu compter sur l'aide précieuse de mes parents.

C'était un nouveau départ dans un nouvel environnement pour moi : j'étais emballée. Nous étions amoureux, sur la même longueur d'onde, et tout allait parfaitement bien entre nous. Nous pouvions nous voir plus souvent, et nous avons tranquillement commencé à parler de notre futur. Il a été question de mariage et d'enfants à venir.

Sur le plan professionnel, Benoit voulait poursuivre sa technique au cégep et travailler un peu plus pour nous assurer un bel avenir. Lorsqu'il a terminé ses études en maintenance industrielle, une occasion de travail s'est présentée à lui. Il a choisi d'approfondir ses connaissances à l'université à temps partiel, en administration des affaires, tout en travaillant à temps plein

Table des matières

Préface	9
Introduction	13
Chapitre 1 : Une enfance à Saint-Barnabé-Sud	17
Chapitre 2 : Un déménagement et des projets à deux	23
Chapitre 3 : Une maison et un premier enfant	35
Chapitre 4 : Un bon fils.	41
Chapitre 5 : Un huitième et dernier anniversaire	51
Chapitre 6 : Les vacances et une fête attendues	57
Chapitre 7 : L'impensable	65
Chapitre 8 : Un jeu qui a mal tourné.	71
Chapitre 9 : Des heures d'inquiétude	79
Chapitre 10 : Justin le héros	89
Chapitre 11 : Un retour émouvant à la maison	97
Chapitre 12 : Un dernier adieu	103
Chapitre 13 : Retour à la normale... ou presque.	115
Chapitre 14 : Une absence difficile à vivre	125
Chapitre 15 : Des rencontres qui font du bien	131
Chapitre 16 : Le long et sinueux chemin vers la guérison	139
Chapitre 17 : Une belle façon de ne pas oublier Justin et de faire du bien	153
Conclusion : La vie sans Justin, encore tellement présent!	161
Postface : Entretien avec la psychologue Karine Gauthier.	167
Remerciements.	180